

CRITIQUES



RONE

Room with a View

Infiné Musique | 2020 | 63 minutes



LE MEILLEUR
DE LCA

28 AVRIL 2020

PAR PHILIPPE
DESJARDINS

/ ÉLECTRONIQUE

0 | 12

PARTAGER



Rone est le projet solo du compositeur et producteur français Erwan Castex, actif depuis un peu plus de dix ans sur la scène européenne, se démarquant musicalement avec des trames atmosphériques construites à partir de séquences électroniques, de mélodies arpégées et de percussions dansantes. Sa musique s’apprête autant à une paire d’écouteurs qu’à un *boiler room*, dualité qui témoigne de la capacité de Castex à passer du studio à la scène, de l’écoute de chambre à la performance live. À partir de *Creatures* (2015), la qualité du phrasé musical a semblé franchir un seuil au-dessus duquel les thèmes sont devenus malléables, plus vivants, comme libérés en partie des contraintes numériques. Le phénomène s’est poursuivi sur *Mirapolis* (2017), créant une trame sonore dystopique inspirée d’un mélange entre *Metropolis* (un film de Fritz Lang) et *Mirapolis*, un parc d’amusement des années 80. **Rone** est de retour avec *Room With A View*, un cinquième album dont le thème a trait moins à un lieu qu’à un état d’esprit, une ouverture d’esprit qui fait en sorte qu’avec l’autre, on a une meilleure vue d’ensemble, et probablement le meilleur album de **Rone**.

Lucid Dream apparaît comme un brouillard dense, progressant sur une pulsation étouffée, accompagnée par moment d’un accord aspiré. On ressent la structure électronique derrière le mouvement, sans pour autant s’ancrer au sol, celui-ci reste léger et flottant avec sa sonorité de verre réverbéré. La ligne mélodique se densifie et se contorsionne en fonction du niveau de saturation, bien encadrée par le battement de plus en plus présent aux percussions. *La Marbrerie* commence de façon dissonante pour passer à une mélodie particulièrement harmonieuse, supportée par un rythme hip-hop très bien découpé. Le pont fait place à un roulement dans les basses décorées par un piano dans les aigus, élaborant sur les percussions pour renchérir le motif principal. Le deuxième pont fait monter la pièce dans les montagnes à une élévation épique, repoussant la réverbération vers le lointain tout en conservant le rythme bien aux pieds. L’interlude *Sophora Japonica* part sur une boucle arpégée qui tourne au-dessus de son contrepoint dans les basses, variant progressivement le filtre de fréquence vers une conclusion très claire, presque saturée de clarté. *Ginkgo Biloba* démarre également sur une boucle arpégée en écho, mais cette fois-ci avec une sonorité plus près du yangqin (cithare frappée). La deuxième ligne mélodique au synthétiseur apporte un effet planant pendant que la basse et le rythme fait plutôt tomber ça dans du hip-hop à la sonorité asiatique.

Nouveau Monde ouvre sur un motif au gamelan, bien placé dans le temps au-dessus d’un *kick* techno et en avant d’une trame ambiante bien ficelée. Le tempo s’accroît avec une boucle arpégée à la flûte synthétique, passant à un pont meublé de citations post-capitalistes. *Room With A View* ralentit le rythme en prenant forme à partir de fragments sonores qui se réunissent en une séquence arpégée, celle-ci prenant en ampleur et en volume pour atteindre un seuil dramatique. *Le Crapaud Doré* sautille comme une pluie de notes au clavecin doublée de filaments harmoniques, montant en intensité comme un orage qui prend son souffle. L’ouverture est remplacée par une mélodie au clavecin, interprétée de manière à conserver le thème sombre et mélancolique. *Liminal Space* marque une pause avec son espace bruité, réverbéré comme dans un couloir de béton, froid et humide. La pulsation s’amplifie et crée une rythmique machinale industrielle, gonflée par la ligne de basse synthétique.